

Supplément au SOP n° 120, juillet-août 1987

Service orthodoxe de presse et d'information 14, rue Victor Hugo 92400 COURBEVOIE Tél. (1) 43 33 52 48

Abonnement : voir en dernière page

LE POUVOIR DE LA FOI

Communication d'Olivier CLEMENT, professeur à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris (Institut Saint-Serge), au Colloque ACAT "Foi chrétienne et pouvoirs des hommes" (Lyon, 22-23 mai 1987)

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimees dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec findication de la source SOP Place sous les auspices du Comité interepiscopal orthodoxe en France, ce service est assure par la Fraternite orthodoxe en Europe occidentale

Document 120.C

L'histoire des hommes a toujours été bouleversée, fécondée, saccagée par le pouvoir de la foi. Il suffit de feuilleter le "Musée imaginaire" pour observer que les oeuvres de beauté les plus saisissantes sont autant d'expressions de ce pouvoir : des temples hindous ou des falaises sculptées de la vieille Chine à Sainte-Sophie et Chartres, voire, en pleine modernité, du Requiem de Mozart à celui d'Akhmatova, du Fils prodigue de Rembrandt aux Christ tragiques de Rouault. Une cohorte innombrable de saints, de héros, de créateurs de vie, de combattants pour la justice témoignent du pouvoir de la foi.

Quel pouvoir, cependant, et quelle foi ? Quel apport original du christianisme ? Aujourd'hui même enfin, comment exercer ce pouvoir ?

I. Quel pouvoir, et quelle foi ?

Tout homme, par le fait même de son existence, détient un pouvoir, est pouvoir. Tout homme s'affirme en face du néant et en face de l'autre. En vertu de son être même, il exerce une action sur son entourage et sur le monde.

Le récit des origines, dans la Genèse, souligne ce pouvoir : "Dieu dit : 'Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il règne.' Alors Dieu créa l'homme à son image. Homme et femme il les créa. Et Dieu les bénit et leur dit : ... 'Remplissez la terre, soumettez-la et régnez...'" (Gen 1, 26-28). Le vocabulaire de souveraineté ne doit pas être interprété ici dans la perspective de notre déchéance, c'est-à-dire d'une violence destructrice, mais dans une perspective "eucharistique", de transfiguration. Dans ce don d'un pouvoir créateur réside la ressemblance originelle de l'homme avec Dieu. Une force bonne, vivifiante, lui est offerte. L'amour humain, liturgie des corps et fête paradisiaque ; la paternité-maternité qui assure à l'enfant les apprentissages indispensables, - et d'abord celui du langage -, entre l'ascèse et la tendresse, la distance et la proximité ; le pouvoir dans la société, pour assurer un minimum d'ordre et de paix, permettre la transmission d'une culture, d'une mémoire, et donc la volonté d'un avenir commun ; la connaissance et la créativité comme embellissement et spiritualisation du monde ; tout cela est pouvoir, souveraineté d'être, comme le libre bondissement d'un cheval ou la forte stabilité d'un arbre. Avec en plus, chez l'homme, la conscience et le langage, le langage comme ouverture de la conscience, capacité de faire du monde une offrande et un partage, un dialogue des hommes entre eux et avec Dieu.

Nous le savons bien : il y a aussi, comme une mystérieuse antériorité à nos choix, le mystère du mal. Il y a le péché comme destruction originelle et permanente du rapport, encore plus originel, d'amour avec Dieu. Alors vient l'orgueil de se posséder soi-même, et la bonne puissance d'être est partiellement vampirisée par la soif de domination et d'écrasement de l'autre. Séparé de Dieu, donc voué à la mort, l'homme cherche à oublier sa précarité en exerçant sa domination. Il a besoin d'esclaves pour se croire dieu, c'est-à-dire immortel, lui, l'esclave de la mort. Dans la <u>Cité de Dieu</u>, saint Augustin a dégagé cette dialectique entre l'impuissance secrète et la violence affichée.

Besoin d'esclaves, besoin aussi d'ennemis. René Girard a montré comment dans la plupart des sociétés, la violence, qui mine, voire interdit la vie commune, est rejetée aux frontières, exorcisée par la mise à mort du bouc-émissaire. L'homme projette son angoisse sur l'autre et le tue pour tuer son

angoisse.

Le pouvoir, originellement de vie, devient ainsi pouvoir de mort. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à la "monarchie nucléaire" du président de la République française, telle est bien la définition même du pouvoir : la capacité de donner la mort. Une sorte de sacralité auréole ainsi le pouvoir ; le monde se fait concave, s'incurve autour de ceux qui le détiennent, situation particulièrement ressentie par les natures que Proudhon appelait "femellines". "Même un simple agent de police suscite d'autres sentiments qu'un homme ordinaire en veston" - ou en jeans - notait Nicolas Berdiaev. Et pour celui-ci l'exercice du pouvoir déchu, pouvoir de violence et de domination, est lié à une sorte d'hypnose dans les masses...

Dans le monde pré-chrétien, la divinisation du pouvoir se réalisait ouvertement. Que l'on pense à l'apothéose de l'empereur romain, déclaré divus et Pontifex maximus. Le pouvoir qui se divinise et veut se faire adorer est idolâtrique: c'est la dénonciation constante de la Bible, de Nabuchodonosor à la Bête de l'Apocalypse, en sous-entendant le culte de César et de la déesse Rome. Idolâtrie à laquelle la modernité s'est rouverte depuis le culte révolutionnaire, en France, de la "déesse Raison", jusqu'à la conception hégélienne, vulgarisée, de la manifestation de l'Esprit absolu dans l'histoire comme devenir collectif, et qui s'est pleinement incarnée dans les totalitarismes de notre siècle.

Or, pour le Nouveau Testament, pour saint Paul en particulier, les puissances démoniaques sont invisiblement mais bien réellement présentes à l'arrière-plan de l'histoire. Les "chefs de ce monde" que mentionne la Première Lettre aux Corinthiens (2,8) ne sont pas seulement les souverains terrestres mais ces anges ambigus ou carrément déchus qui font du pouvoir idolâtrique une véritable possession.

Nous tenons désormais les maillons de la chaîne :

- le vertige de la mort et le pouvoir de donner la mort ;
- le besoin d'esclaves et d'ennemis ;
- l'exercice, sur les masses, d'une sorte d'hypnose et de possession magique par un pouvoir dont les détenteurs eux-mêmes sont des possédés (le dernier chaînon rejoignant le premier).

Et le tout s'entremêle à la bonne puissance d'être, capte et dévie son énergie sans parvenir à la supprimer car l'homme reste à l'image de Dieu et c'est le dynamisme même de l'image qui, dévié, suscite le désir d'auto-déification, d'auto-idolâtrie. Le pouvoir est ainsi à la fois le reflet de l'absolu et sa caricature, son usurpation démoniaque.

Pareille déformation coexiste avec une déformation symétrique de la foi. Dans les sociétés archaïques, y compris, jusqu'aux bouleversements contemporains, l'Inde et la Chine, la foi, tournée vers l'intériorité impersonnelle, cimente des cultures qui se veulent immobiles, se figent en hiérarchies et en castes, infériorisent ou expulsent les déviants. L'histoire n'est pas fécondée, elle est niée, réduite à un processus de dégradation où seules seraient possibles des "restaurations" de plus en plus problématiques. L'intériorité bouddhiste en particulier est un gouffre où des cultures entières se sont englouties...

• • •

Tout autre la révélation biblique, sémitique, du Dieu personnel, qui fait, jusqu'à aujourd'hui, le dynamisme de l'histoire universelle. Tant qu'elle ignore – ou bien oublie – la distinction du Royaume de Dieu et du Royaume de César, elle déchaîne, à travers la foi, une violence conquérante : soit pour assurer la "terre promise" au "peuple élu", soit pour imposer la vérité aux infidèles. Islam et chrétienté se sont affrontés dans la même confusion. La violence de l'Occident – ou de la Russie – a trop souvent appuyé la mission chrétienne.

La sécularisation de la foi en idéologie, au 20ème siècle, a exaspéré plus encore la violence destructrice. En effet la foi juive, musulmane ou chrétienne implique toujours la relation de chaque personne avec l'absolu, au-delà des conditionnements psycho-sociologiques, des pesanteurs de ce que Platon nommait "le gros animal". Au contraire, les idéologies modernes rabattent dans la seule histoire le pouvoir de la foi et justifient sans le moindre scrupule d'indéfinis sacrifices humains.

Soljénitsyne, au premier livre de l'Archipel du Goulag, a longuement réfléchi sur la "foi idéologique". Elle justifie la scélératesse, dit-il, donne bonne conscience aux criminels, transforme les fanatiques en bourreaux. "C'est ainsi que les inquisiteurs s'appuyèrent sur le christianisme, les conquérants sur l'exaltation de la patrie, les colonisateurs sur la civilisation, les nazis sur la race, les jacobins (d'hier et d'aujourd'hui) sur l'égalité, la fraternité et le bonheur des générations futures. C'est l'idéologie qui a valu au 20ème siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle des millions" (1).

Ainsi la foi, quand elle cimente une société totale, quand elle se lie au désir de domination par le même, n'est plus que fanatisme. C'est pourquoi, si souvent aujourd'hui, on la redoute : la chrétienté a laissé le souvenir de l'Inquisition, les idéologies totalitaires des camps d'extermination et des hôpitaux psychiatriques spéciaux, le réveil de l'Islam ne va pas sans agressivité, le sionisme de droite s'est montré aveuglément conquérant.

La révélation vétéro-testamentaire elle-même contient des conceptions et des attitudes provisoires qui s'expriment par une violence mortelle. Dieu prépare le laboratoire historique du monothéisme par des batailles, des conquêtes et des massacres, sa révélation, dont il faut savoir déceler le sens profond, se réfracte dans des consciences primitives. Peu à peu cependant, par toute une pédagogie de la déception et de la kénose, la vision d'Israël s'est approfondie, élargie, universalisée, tout culminant dans le "oui" de Marie. Alors intervint la révolution du Christ, qu'il nous faut retrouver lucidement aujourd'hui sous les ruines des chrétientés.

II. La révolution du Christ

La foi dont nous voudrions parler maintenant est la foi évangélique, la foi chrétienne. Adhésion personnelle à une présence personnelle voilée-dévoilée: celle du Dieu secret, inaccessible, qui se révèle, se donne, se rend participable en Jésus-Christ, sans perdre pour autant son altérité. Jésus nous révèle que l'abîme divin est un abîme d'amour, un abîme paternel - "abba, Père" -, et il nous communique l'Esprit, le Souffle vivifiant, la force bonne de la grâce. Avec, dans la grâce, l'intuition du mystère inépuisable des êtres et des choses. L'enseignement évangélique, en distinguant le Royaume de Dieu et le Royaume de César ouvre l'espace de la liberté de l'esprit, de la liberté de la personne. Le Royaume de César est à la fois désacralisé, limité et orienté. Légitime dans son

ordre, illégitime quand il prétend se faire adorer, quand il se présente comme une totalité close, pseudo-divine. Quant au royaume de Dieu, "il n'est pas de ce monde", il ne s'exprime pas selon les attitudes de ce monde, selon son pouvoir de mort. Pourtant, secrètement, sacramentellement, en transformant les coeurs (c'est-à-dire, bibliquement parlant, les intelligences), il féconde le monde comme création de Dieu, il le conteste et le mine comme réseau d'illusions, de mensonges et d'hypnoses.

Dans la perspective évangélique, le vrai pouvoir est celui du Dieu crucifié: un pouvoir qui veut l'altérité de l'autre jusqu'à se laisser tuer par lui
pour lui offrir la résurrection, pour lui offrir un pouvoir qui ne soit pas de
violence oppressive mais de résurrection. Ainsi le pouvoir absolu, - celui de
Dieu, du "Pantocrator" -, s'identifie à l'absolu sacrifice de soi, au sacrifice
qui communique la vie aux hommes et fonde leur liberté. Le Dieu incarné est "celui qui donne sa vie pour ses amis" et prie pour ses bourreaux.

Le pouvoir absolu de Dieu signifie le pouvoir de l'amour. Par "folie d'amour", Celui qui est la Vie en plénitude devient pour nous la Vie au coeur de la mort. Le Dieu fait homme "descend" volontairement dans la mort : dans nos agonies, notre impuissance et notre révolte, pour nous rejoindre dans son absence même - "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" -, et l'absence de Dieu, l'absence de l'Amour, c'est l'enfer. Pour "goûter, au bénéfice de tout homme", dit l'Epître aux Hébreux, les ténèbres de l'abandon du Père : afin que dans l'amour qui ne peut être brisé du Père et du Fils, les ténèbres mêmes s'emplissent de lumière.

"J'ai pouvoir de donner ma vie et j'ai pouvoir de la reprendre", dit Jésus (Jn 10,18). Ce paradoxe du pouvoir divin qui transcende les oppositions de la création déchue, celle de la vie et de la mort, de la remise de soi et de l'affirmation de soi, ce paradoxe qui est celui-là même de l'amour, si faible dans sa souveraineté, si souverain dans sa faiblesse, nous en trouvons l'expression admirable, violemment contrastée, dans la première lettre de Paul aux Corinthiens (1, 21-28): "Il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie du message... Car ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes... Et ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort..."

La "kénose", l'évidement volontaire du Dieu incarné, révèle la vie même de la Trinité. Lorsque Jean, dans son Prologue, nous parle du Verbe pros ton Théon, tendu vers le Père, il nous montre un Dieu qui s'ouvre, un Dieu où l'Un n'existe pas sans l'Autre, dans le sacrifice joyeux de chacun pour que l'autre soit. Un Dieu qui s'ouvre, un Dieu qui se donne : le fait que le pouvoir de Dieu soit celui de l'amour implique une limitation volontaire que Dieu s'impose pour donner à l'homme (et à l'ange) l'espace de sa liberté. Ou plutôt, c'est dans cette limitation que réside la véritable toute-puissance, que s'exprime le secret de Dieu comme don de soi, humilité, respect de l'autre jusqu'à la croix : "L'Agneau est égorgé dès le commencement du monde" (Apoc 5,6).

C'est pourquoi le mystère de la faiblesse de Dieu est celui de sa véritable toute-puissance : mystère mis en lumière par la vie, la passion et la croix de Jésus, mystère caché dans la profondeur de l'Eglise, dans l'existence crucifiée des saints.

Durant les affrontements qu'il a subis, Jésus a sans doute été tenté, dans sa pleine humanité prise dans le contexte d'un peuple et d'une époque hantés

par un messianisme guerrier, de prendre lui-même le pouvoir par les voies de la violence. Ce fut la séduction ultime qu'il repoussa au désert. En Galilée, il était entouré d'un puissant mouvement populaire qui voulait "l'enlever pour le faire roi" (Jn 6, 15). Comme le note Costi Bendaly (2) dont je suis ici l'analyse, c'est alors qu'il décida et de se concentrer sur le "petit troupeau" de ses disciples, et d'aller porter la lutte au coeur même du pouvoir : à Jérusalem, siège du pouvoir religieux juif qui se servait de Dieu pour asservir l'homme, et du pouvoir politique romain, qui asservissait l'homme pour se faire Dieu. Alors la Croix, la Résurrection, la Pentecôte, le jaillissement de la grâce comme force purement bonne, vivifiante, au-delà des ambivalences du monde déchu où la vie ne va jamais sans la mort, l'amour sans la haine, la force sans la violence...

En Christ, sous le vent de l'Esprit, nous sommes appelés à participer à cette force, à ce pouvoir sacrificiel et salvateur. Dieu va jusqu'à conférer aux hommes un pouvoir sur ce pouvoir, dit Hans Urs von Balthazar (3): "A tous ceux qui l'ont accueilli il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu" (Jn 2, 12). Cette réciprocité où s'accomplit la liberté humaine nous ramène, une fois encore, au mystère de la Trinité.

Le Fils est soumis en tout au pouvoir de son Père, tout en ayant tout pouvoir sur le coeur de son Père. C'est à une semblable réciprocité que nous sommes appelés. Le "Si tu peux quelque chose" du père désespéré (Mc 9, 22) provoque la réponse : "Tout est possible à celui qui croit". Ni l'homme sans Dieu, ni Dieu sans l'homme : en Christ ils sont unis sans séparation ni confusion. C'est pourquoi au "Sans moi vous ne pouvez rien faire" du Christ johannique (15, 5) répond l'affirmation jubilante de Paul : "Je peux tout en Christ qui me rend fort" (Phil 4, 13). "Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai" (Jn 14, 13). "Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, (...) rien ne vous sera impossible" (Mt 17, 20).

A la dialectique de l'impuissance et de la violence succède la dialectique de la faiblesse et de la force : en Christ, l'homme retrouve sa vocation de créateur créé, tendu vers la manifestation du Royaume déjà secrètement présent. "Ma puissance se déploie dans ta faiblesse" (2 Cor 12, 9). L'homme qui s'identifie au Crucifié reçoit la force du Ressuscité : "Je me complais dans les outrages, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ. Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort" (2 Cor 12,10). Dans la tradition des anawîm, et plus particulièrement d'Amos, de Jérémie, de bien des psaumes, les "doux", les "pauvres", les "humbles" de l'Ancien Testament sont appelés "bienheureux" dans les Béatitudes, parce qu'ils font place en eux à Dieu, parce qu'ils offrent un espace au Saint Esprit. C'est pourquoi Marie, dans son Cantique de louanges, célèbre les "humbles", ceux qui se sont vidés pour Dieu, ouverts à Dieu et qu'il a pu élever alors qu'il précipite de leurs trônes les "puissants", trop lourds et trop pleins, trop riches, en qui il ne peut trouver place.

Le message chrétien apporte ici l'humilité comme vertu de force. Par l'humilité, l'homme laisse entrer le "mendiant d'amour" - "Voici, je suis à la porte et je frappe" (Apoc 3, 20) -, il retrouve sa racine la plus profonde, sa transparence secrète.

Le pouvoir christique, pouvoir de la foi et de l'humilité, s'exprime comme service. Le texte décisif, ici, est celui de Luc 22, 25-27 : "Il leur dit: "Les rois des nations dominent sur elles, et ceux qui exercent le pouvoir sur

elles se font appeler bienfaiteurs. Mais pour vous, il n'en va pas ainsi. Au contraire, que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est, en effet, le plus grand ? Celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert".

Le pouvoir "qui sert" devient, au sens étymologique du mot, <u>autorité</u>: <u>auctoritas</u> vient du verbe <u>augere</u> qui signifie faire grandir, faire croître. Tenter de se soumettre à toute vie pour la faire grandir toute.

La victoire du Christ sur la mort transforme au fond de nous l'angoisse en gratitude. Les Pères de l'Eglise, les Pères ascétiques surtout, décèlent, derrière les deux "passions-mères" qui sont l'avidité et l'orgueil, ces ressorts du pouvoir déchu, "la peur cachée de la mort". Si nous sommes vraiment ressuscités dans le Ressuscité, si la Mort est déjà derrière nous, ensevelie dans les eaux du baptême, si la grâce baptismale nous donne la capacité de transformer bien des situations de mort en situation d'enfantement, alors nous n'avons plus besoin d'esclaves ni d'ennemis pour projeter sur eux notre angoisse et notre désir d'être dieu : Dieu, nous le sommes humblement en Christ, c'est-à-dire capables d'aimer.

Ainsi nous apparaît toute l'importance de l'injonction évangélique d'
"aimer nos ennemis". "Mais à vous je le dis, vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haīssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. ... Aimez vos ennemis et faites du
bien, et prêtez sans rien espérer en retour. Et votre récompense sera grande,
vous serez des fils du Très-haut car lui est bon pour les ingrats et les méchants. Ayez des entrailles de compassion, comme votre Père est un Dieu de miséricorde..."

Il s'agit de briser le cycle infernal de l'agression et de la vengeance qui, à son tour, provoque une nouvelle agression plus violente, et ainsi de suite. Jésus ne s'est pas contenté d'exercer cette méthode, il nous a rendus capables de l'exercer à notre tour par sa croix, sa résurrection et le don de l'Esprit. Par la grâce de la croix en effet, même l'échec, même la mort, peuvent devenir enfantement du Royaume.

Le christianisme, enfin, apporte la révélation plénière de la personne. L'homme, à l'image de Dieu, est un secret irréductible à tous les conditionnements, à toutes les définitions ; l'homme, à l'image du Dieu-Trinité, est appelé à s'accomplir dans la communion. Le véritable christianisme, — et il n'a cessé, malgré tout, d'en donner la preuve au long de l'histoire —, échappe ainsi et fait échapper l'homme aux réductions totalitaires : plus l'autre, en effet, se révèle à nous, plus il se fait connaître, et plus il nous devient inconnu, plus nous le découvrons au-delà. Connaissance-inconnaissance du respect et du véritable amour.

III. Exercer le pouvoir de la foi ?

Aujourd'hui les chrétiens sont partout minoritaires et ne peuvent prétendre régir la société. L'idéal, - rarement réalisé dans l'histoire -, du "saint prince", du "roi chrétien" qui monopolisait le sacerdoce royal du peuple de Dieu, acceptait l'Eglise comme limite intérieure et inspiration de son pouvoir, enfin et surtout, s'il le fallait, "donnait sa vie pour ses amis", cet idéal appartient à une symbolique révolue. Ou plutôt il doit être intériorisé, assumé par chaque chrétien, dont la vocation est d'être "roi, prêtre et prophète". Je discernerai ici trois chemins de service et d'engagement.

- Un style de vie original dans les communautés eucharistiques

Communiant au Corps "donné" de Jésus, à son Sang "répandu", les chrétiens doivent communier à ses exigences et son exemple prophétiques. Désormais le refus de la domination devient un signe distinctif de leur appartenance au Christ. C'est au coeur du repas eucharistique que Luc place la discussion entre les disciples pour savoir "qui est le plus grand", discussion dont le moment historique fut sans doute antérieur. Or le repas eucharistique, justement, a pour but, entre autres, de susciter chez les disciples une pratique nouvelle opposée à ce jeu d'ambitions. "Ils en arrivaient à se quereller sur celui d'entre eux qui leur semblait le plus grand". Et c'est là qu'intervient la riposte ironique, contrastée, de Jésus sur les rois qui dominent les nations et se font appeler "bienfaiteurs". Et la rupture : "Mais pour vous, il n'en va pas ainsi... Que celui qui gouverne se comporte comme celui qui sert" – et son propre exemple.

Ce n'est pas la grandeur que Jésus refuse, tout masochisme serait de trop. Mais "si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur" (Mt 20, 36). La vraie grandeur n'est pas de dominer, mais de servir.

Devenant, d'une manière ou d'une autre, à taille humaine, permettant une vraie convivialité, la communauté eucharistique doit témoigner, - tenter de témoigner -, dans tous les domaines, de cet esprit de service, de ce refus de la domination.

Cela implique un style particulier des relations internes au sein de l'institution ecclésiale. Les pouvoirs conférés à certaines fonctions ministérielles sont autant de re-présentations du pouvoir du Christ, qui est le pouvoir de l'amour. "Paissez le troupeau du Christ qui vous est confié (...) non en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant des modèles du troupeau" (1 P 5, 1-3). Au sein de la communion ecclésiale, nourrie d'elle et la nourrissant, se définit ainsi une paternité sacrificielle et libératrice, capable de contraindre sans humilier, mais pour faire grandir en diffusant l'Esprit, en faisant circuler la vie. Un signe pour le monde, un autre modèle : "Pour vous, il n'en va pas ainsi".

De même dans l'église domestique, la famille, un souci de respect mutuel et de réciprocité, une "obéissance réciproque", comme dit Paul aux Ephésiens (5, 21), ouverture et disponibilité à la différence de l'autre.

De même aux postes de responsabilité, où le critère, pour un chrétien, ne peut être que la promotion et l'épanouissement des autres.

De même enfin dans la relation avec les non-chrétiens, par le dépassement de la peur et de la méfiance, selon l'esprit de la scène du jugement, au 25ème chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu.

Nouée par l'offrande, la communauté eucharistique devrait savoir la vanité de la possession, l'aliénation du désir par l'avoir, par la multiplication des besoins. "Qui nous donnera des communautés où, dans le détachement (se traduisant concrètement dans le refus de la course aux biens et au prestige, dans la simplicité et la frugalité de l'existence), rayonne la joie de la rencontre, rencontre

de Dieu et - ce qui en est le signe et le gage - rencontre des frères... Cette joie sera, pour tous ceux qu'abusent les fallacieuses promesses d'une société fondée sur le mode de l'avoir, une question sur eux-mêmes et sur la vérité de leur désir, un appel à une métanoïa - une conversion - libératrice" (4).

Pareil style exige de chacun une ascèse à la fois de détachement et de sympathie, un "monachisme intériorisé", disait Paul Evdokimov. Ce qui suppose la présence, non en marge mais au coeur même de l'Eglise, de renonçants, de moines, qui, par leur pauvreté et leur humilité volontaires, laissent passer la force bonne de la grâce et donnent aux fidèles ces pères ou ces mères spirituels qui témoignent de la paternité maternelle de Dieu et transmettent le Souffle. Les renonçants chrétiens anticipent le "monde à l'envers" des Béatitudes. La continence chaste signifie le renoncement au pouvoir d'engendrer et d'enfanter, au profit d'une fécondité spirituelle, d'un amour désintéressé, qui sait accueillir l'autre comme visage. Les moines, disait Evagre le Pontique, sont "séparés de tous et unis à tous". Seul leur témoignage, dans un monde où la pornographie non seulement ignore l'autre mais lui fait violence, peut permettre, dans la grande circulation de l'amour ecclésial, de vraies rencontres nuptiales, dans la tendresse et le respect. Comme le suggérait Paul, la mort spirituelle des uns fonde secrètement la vie des autres...

La pauvreté et l'obéissance expriment le renoncement à tout moyen propre de puissance, pour se rendre entièrement disponible à Dieu, pour lui faire place et permettre ainsi à sa grâce de couvrir le monde. Chaste, obéissant et pauvre, le moine devient ainsi un être de bénédiction et de communion.

Proche du moine, mais vivant au coeur des villes, parmi les marginaux, parmi les hommes et les femmes d'errance et de chaos, le "fol en Christ" témoigne, contre tous les conformismes, de la liberté de Dieu et de notre liberté en lui, de l'amour du Christ pour les publicains et les prostituées. Le Christ en effet critique durement le pharisassme et révèle la transcendance de chaque personne, quels que soient son "impureté" ou son "péché". Le "fol en Christ" entre, lui aussi, dans la "folie de la croix" et dans la lutte contre tout pharisassme. d'Eglise, de parti ou d'Etat. Il cache son ascèse et ses charismes pour être méprisé, bafoué, ainsi libéré de l'orgueil spirituel. Sa folie définit un antimonde, une contre-histoire qui ne peuvent que paraître absurdes aux modérations. adaptations, ambitions et spéculations de ce monde. "Nous, nous prêchons un Messie mis en croix, scandale pour les Juifs, folie pour les païens" (1 Co 1,23). Le fou ouvre les âmes en bouffonnant. Il y a en lui une génialité de l'invention dans l'ironie ou le grotesque au service du Dieu paradoxal, pauvre, crucifié. Aujourd'hui, la "folie en Christ" est la forme de sainteté qui attire le plus les jeunes intellectuels soviétiques en quête d'absolu. Sans doute parce qu'elle témoigne, au-delà de toute mise en condition, de l'identité fondamentale de l'absolu et de la liberté.

- Situer, limiter, inspirer le politique

Situer le politique, c'est reconnaître à la fois sa nécessité et sa relativité. La logique totalitaire identifie le pouvoir et l'absolu, le pouvoir et un savoir qui se veut autonomie du politique. Au lieu de reprendre, sur le mode libéral ou libertaire, le mythe de la politique comme aliénation, du pouvoir comme fatalement oppressif, nous avons à repenser le politique, à fonder à nouveau le pouvoir politique dans sa véritable visée : garantir les libertés et faire obstacle à la violence qui détruit. Vladimir Soloviev affirmait que le rôle du pouvoir n'est

pas de transformer la société en paradis, mais d'éviter qu'elle ne devienne un enfer. Je voudrais citer ici deux penseurs chrétiens contemporains, le premier, François Perroux, économiste, le second, Claude Bruaire, philosophe. François Perroux, dans Pouvoir et Economie, écrit : "La politique commence au point où la violence cesse". L'Etat doit préserver, dans des conditions historiques données, la vie et la liberté de tout être humain. Et de préconiser un pouvoir politique "à distance des intérêts, capable de les orienter et/ou de les arbitrer". A cet arbitre sont confiés les objectifs et les moyens qu'on ne peut mettre simplement en compte, "ce qui, par conséquent, ne peut avoir de marché. C'est lui qui, dans sa sphère, protège les hommes de l'envahissement du marché, les met dans des conditions favorables pour résister à la 'mercantilisation' de l'être humain" (5).

Claude Bruaire, dans La Raison politique, définit le rôle du politique par la conjuration de la violence, dans la mesure où il donne droit et force à la justice et à la liberté. "Vouloir abolir toute forme de pouvoir politique, c'est mépriser la liberté pour installer la violence, assurer son règne". Le politique ne se définit donc pas par ce qu'il est, mais par ce qu'il relie et protège. Il n'appartient pas au pouvoir politique de dire un savoir absolu, de créer une religion ou des syndicats, mais de permettre la liberté de l'esprit, la pratique religieuse et l'exercice des droits syndicaux. Il n'appartient pas au suffrage universel d'écraser la minorité. Toute minorité doit être préservée par le pouvoir, toute opposition légale non seulement légitimée mais favorisée pour permettre la critique et le dialogue. Ainsi se précise l'idéal, toujours à défendre, toujours à réinventer, de l'Etat de droit où, dit Bruaire, "la loi permet, et elle seule, au pouvoir d'être simultanément intérieur et extérieur à la société" (6) qu'il arbitre, et sans le libre consensus de laquelle il ne serait rien.

Situer le pouvoir, c'est donc simultanément le limiter et l'inspirer. Sa limite "extérieure" (à propos de laquelle on peut parler de "contre-pouvoirs") ne peut être qu'une société civile vigoureuse, où se multiplient communautés et associations autonomes, où la famille est encouragée et préservée. Sa limite "intérieure" serait alors l'existence d'une éthique témoignée par une, ou plusieurs, élites de rayonnement, sans pouvoir matériel mais fortes d'une réelle "autorité". Dans l'écroulement des idéologies et des mythes, quelques thèmes fondamentaux semblent s'affirmer : celui de la personne irréductible, clé de voûte inobjectivable, non-conceptualisable, d'une multitude d'approches, toutes nécessaires; celle de l'homo oeconomicus par exemple, mais aussi de l'homo ludens et de l'homo adorans. Thème aussi, avec la disparition de la civilisation paysanne, d'une sympathie désormais consciente, volontaire, à l'égard de la nature. Respect inconditionnel de la personne et des complexes relations entre les personnes que sont les langues, les nations, les cultures ; nouveau pacte nuptial avec la terre ; enfantement d'une humanité planétaire, non dans l'effacement mais dans la sauvegarde de sa diversité; telles sont désormais nos valeurs et nos tâches. Carl Friedrich von Weizsäcker, frère du président de la République fédérale allemande et physicien réputé, écrit dans Le temps presse, un appel à la famille chrétienne universelle : "La crise est visible dans trois domaines : justice, paix et nature. Il y a des exigences éthiques capables de provoquer le consensus et des exigences politiques réalisables capables de susciter un comportement précis en ces domaines... Il faut favoriser un ordre juridique efficace politiquement au plan mondial..."

Ici se place, on l'a compris, le rôle indispensable du chrétien comme "veilleur" - le pouvoir de la foi apparaissant alors comme contre-pouvoir -, mais aussi comme inspirateur, le pouvoir de la foi apparaissant alors comme prophétie. L'Eglise, ou tel "conseil d'Eglises", cela dépend des temps et des lieux,

est appelée à devenir, à ses risques, avec humilité et fermeté, la conscience de la société. Conscience qui propose sans imposer, au risque de la marginalisation apparente, voire d'une persécution couverte ou découverte. Seule la conscience chrétienne peut susciter, raviver sans cesse une tension vivifiante entre les pesanteurs de la matière sociale et la vision évangélique du pouvoir comme service. Le potier doit avoir les mains couvertes d'argile, il doit connaître les règles et les pratiques qui permettent de bien pétrir, mais il ne fera rien de valable sans une inspiration supérieure.

C'est pourquoi la recherche actuelle d'une éthique capable de limiter et d'orienter le politique exige plus que jamais le témoignage et la force de notre foi. Certes on peut, comme l'écrit André Glucksmann dans Cynisme et Passion (7), en appeler au jeu du cynisme et de la passion dans un Occident retrouvé. La passion occidentale, pour lui, serait d'échapper au cynisme sans oublier ce qu'il dit, sa visée morale de fuir le mal dont on se sait capable depuis l'Orestie (j'ajouterai, avec René Girard, depuis que la Bible a osé appeler meurtre la mise à mort d'Abel...). Mais pourquoi ? Pourquoi en définitive préférer la morale de Kant à la contre-morale du "divin marquis", comment ébranler le nihilisme et la dérision qui règnent dans nos sociétés ? Seule, sans doute, la grâce, reconnue ou simplement pressentie, permet la libre et gratuite ouverture à l'autre, au différent de moi et l'intuition du mystère des choses devenues soudain des présences. Inspiration spirituelle, ou quasi-poétique, qui convainc chacun d'entrer sur les voies de la transfiguration et de la communion. La grâce ne commande pas, n'organise pas, mais inspire. Il ne s'agit pas d'une technique de la non-violence, qui peut être moralement agressive et pharisaïque, il s'agit de laisser agir, de rendre agissante une force bonne venue d'ailleurs. Pour Gandhi par exemple, cet hindou bouleversé par l'Evangile, le jeûne n'était pas, ou guère, un moyen de pression (ce qu'il est devenu aujourd'hui). C'était une attitude de prière, un temps de silence de l'âme et du corps, pour permettre à Dieu d'agir dans l'histoire.

- L'évangélisation de la culture

Le pouvoir, l'humble pouvoir de la foi, à travers des millions d'âmes, nourrit l'histoire d'éternité, croise sans cesse l'histoire d'Hérode et de Pilate par la contre-histoire des Béatitudes, la "bestialo-humanité" par la "divino-humanité". La patience, la souffrance assumée dans la certitude que "ce monde" n'est pas le monde de Dieu, l'amour visiblement ou invisiblement créateur qui fait jaillir dans les ténèbres des étincelles du Huitième Jour, le jour du Royaume, les petits gestes de bonté désintéressée de tant de justes inconnus, refont inlassablement le tissu de l'existence déchiré par les forces du néant. La véritable histoire se joue à la limite du visible et de l'invisible, nous ne la connaissons que très partiellement. Les anges de lumière et le "prince de ce monde" y interviennent, la prière d'un enfant inconnu l'infléchit. Ou le dévouement apparemment dérisoire de cette Matriona dont parle Soljénitsyne, en rappelant qu'elle était de ces justes sans lesquels rien ne tiendrait, ni leur village, ni la terre entière.

Le contemplatif enfoui dans le silence et toute attitude de prière, d'ouverture au mystère, provoquent dans l'histoire des irruptions d'éternité et permettent ces créations de vie et de beauté qui, à leur tour, éveilleront les coeurs. "Le sol de l'histoire est volcanique", disait Berdiaev. Les laves surgissent périodiquement et font naître dans la culture ces images, ces symboles, ces themata secrets où des millions d'âmes puiseront ce que Tillich nommait "le courage d'être". François d'Assise a permis Cimabue et une première Renaissance où

l'humain s'affirmait sans se séparer du divin ; Serge de Radonège a permis Roublev - et nous n'avons pas fini de contempler l'icône de la Trinité -, je dirai donc : a permis Roublev et Tarkovsky. Dans la France anticléricale de la fin du 19ème siècle fermentait en secret une sainteté nocturne, Thérèse de Lisieux s'asseyait à la "table des pécheurs" (pour lesquels le Starets Silouane, à l'Athos, allait bientôt donner "le sang de son coeur"). Et voici, durant la première moitié de notre siècle, toujours en France, les puissantes oeuvres chrétiennes d'un Péguy, d'un Bernanos ou d'un Rouault. La Russie de l'entre-deux-guerres a connu des milliers de confesseurs et de martyrs. Parmi les plus humbles, je pense à ces femmes dont parle Evguénia Guinzbourg dans Le Vertige : elles sont chrétiennes, elles sont au bagne, elles demandent à chômer le jour de Pâques, promettant de travailler double les jours suivants. On les condamne à rester debout, toute la journée pascale, dans l'eau encore partiellement glacée d'un marais. Elles le font et chantent des chants de résurrection. Et ces chants de résurrection s'amplifient et résonnent pour le monde entier dans une immense création culturelle, dans le Jivago et les derniers poèmes de Pasternak, dans les romans épiques de Soljénitsyne et de Maximov, dans la liturgie cosmique des grands écrivains sibériens.

Aujourd'hui la puissance de l'homme semble s'objectiver hors de lui, voire contre lui : dans des connaissances scientifiques et des créations techniques qui tendent à se développer par leur propre dynamisme, de sorte que l'homme ne gouverne plus sa puissance mais que sa puissance semble le gouverner. Alors menace ce que Michel Henry appelle la "barbarie". Le pouvoir de la foi suscitera un nouveau type d'homme capable de maîtriser ces forces, capable d'exercer la puissance sur sa propre puissance. Il y faut la force nue de l'esprit animé par l'Esprit, il faut, dans le sillage de la foi et de la contemplation, créer un véritable style d'humble et forte souveraineté. Une nouvelle sainteté, de rupture ascétique et de transfiguration cosmique, permettra par l'exemple et aussi par une mystérieuse transfusion un changement progressif des mentalités, et la possibilité d'une culture qui servirait de relais entre l'Evangile et la société, entre l'Evangile et le politique.

Ne nous leurrons pas cependant. Jusqu'au retour du Christ, jusqu'au retour du monde en Christ, on n'en aura jamais fini avec la cruauté, la bêtise et la haine. Ce retour se fera à la fois par maturation et par effraction. C'est pourquoi le thème d'une "civilisation de l'amour", d'une "civilisation de la communion", constitue une utopie nécessaire pour assurer cette maturation et préparer (ou se préparer à) cette effraction. Utopie sans cesse anticipée dans la célébration liturgique où nous reprenons souffle, au double sens de "respirer l'Esprit" et de rendre à l'homme son souffle profond, de faire de lui le prêtre et le roi aussi bien de l'existence universelle que de sa propre vie.

Il ne s'agit pas, en définitive, de nier la violence, mais de la canaliser et de la transfigurer, comme fit l'Eglise du haut moyen-âge en transformant le guerrier sauvage en chevalier. S'imposent ici l'ascèse et l'aventure, "le combat intérieur, plus dur que la bataille d'hommes", le goût de servir et de créer, l'exigence d'illuminer la vie par cette beauté "qui produit toute communion", comme le disait Denys l'Aréopagite.

Et si le pouvoir de la mort, malgré tout, semble à certains moments, en certains lieux, bétonner l'histoire, la réduire à une sorte de zoologie, il reste à la garder ouverte par le martyre, qui constitue la première et fondamentale expérience mystique du christianisme, une identification au Crucifié permettant à la force de Résurrection d'investir l'homme et de l'arracher à la souffrance : Blandine à Lyon, Perpétue et Félicité à Carthage étaient, nous ont dit des té-

moins, <u>in extasi et in Spiritu</u>, "dans l'extase et dans l'Esprit", délivrées de l'horreur qu'elles avaient affrontée avec une entière confiance en Celui "qui allait souffrir pour elles". Dans le martyre, le pouvoir qui veut se faire idolâtrer est accepté dans sa légitimité relative, refusé dans sa prétention totalitaire; il permet ainsi, malgré lui, un témoignage paradoxal de mort-résurrection qui faisait dire aux anciens Romains que les chrétiens sont "ceux qui n'ont pas peur de la mort".

Il est bien des formes du "martyre", banales, sournoises, quotidiennes. L'essentiel, c'est d'être un baptisé qui a derrière lui la Mort (avec une majuscule), derrière lui et non plus devant lui, non plus en lui, et qui donc ne la donne plus, ne la transmet plus, mais donne et transmet la Vie (elle aussi avec une majuscule). Un vivant qui vivifie, même et surtout quand il est écrasé par la croix, même et surtout quand il ne comprend plus mais se réfugie au pied de la croix. Un vivant qui vivifie : tel est peut-être le pouvoir de la foi.

Notes:

- 1) L'Archipel du Goulag, tr. fr. 1974, tome 1, p. 131-132.
- 2) Costi Bendaly, <u>Le témoignage de la communauté eucharistique</u>, Supplément au SOP n° 101.E.
- 3) Hans Urs von Balthazar, De l'intégration. Tr. fr. Paris, 1970, p. 214.
- 4) Costi Bendaly, art. cité.
- 5) Pouvoir et Economie, 2e éd. Paris, 1983, p. 128.
- 6) La Raison politique, Paris, 1972, 1ère partie, chap. 1 et 2.
- 7. Paris, 1981.

Les Actes du Colloque de Lyon paraissent dans le n° 162 de la revue LE SUPPLEMENT Au sommaire : L'ACAT et les pouvoirs des hommes (J.-F. COLLANGE), Le pauvre et le pouvoir, question pour tout chrétien (G. DEFOIS), L'invocation du Seigneur Jésus-Christ comme limitation des pouvoirs humains (J.-M. CHAPPUIS), Jésus et les pouvoirs (J.-P. LEMONON), Le chrétien devant le pouvoir dans l'Eglise ancienne (M. JOURJON), Le pouvoir, un problème théologique et éthique (E. FUCHS), La complicité de l'Eglise et des pouvoirs (C. DUQUOC), Le témoignage de la douceur évangélique face au déchaînement des violences (G. KHODR), Le pouvoir de la foi (O. CLEMENT). -- Le n° : 50 F -- Ed. du Cerf.

Commission paritaire: n° 56 935

Directeur: Michel EVDOKIMOV

Rédacteur: Jean TCHEKAN

France
130 F

Autres pays
160 F

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

SOP + Suppléments

400 F

C.c.p.: 21 016 76 L Paris